

## Jean-Pierre Andrevon : *La Dernière croisade*

### 1.

Ismet, en me poussant par le cul, m'a hissé en selle. Mon cheval, à qui je ne m'étais pas résolu à donner un nom chrétien, ou tout autre nom, s'est ébroué sous mon poids. Je pèse 93 kilos, à quoi il fallait en ajouter une bonne quinzaine, celui de ma broigne. Sous laquelle je commençais déjà à suer, la température en ce milieu d'après-midi devant à vue de nez avoisiner les 40°. Non que je ne m'y fusse habitué en mon propre temps. Seulement à Centrum, en principe, je ne porte pas de cotte de mailles.

Celle qu'on m'avait obligeamment offerte quand j'étais arrivé nu comme un ver devant Jérusalem avait appartenu à un mort, un Templier mort, dont je n'ai pas davantage connu le nom. Un Allemand de Brème, je crois. Mais quelle importance ? Il avait été tué d'une flèche tirée par un Sarrazin qui s'était fiché dans son sternum, perçant à la fois le cœur et le poumon. Il était mort très vite. C'est ce qu'on m'avait dit. Le trou dans la cotte, avec ses mailles tranchées et désaxées par la pointe de la flèche, avait été maladroitement recousu par un forgeron plus habitué à ferrer les chevaux qu'à ce travail de tricot. Mais une broigne complète coûte cher, très cher, elle est réservée aux chevaliers, ce que je feignais d'être, elle passe si je peux dire de main en main au gré des décès. Celle-ci, lorsque je l'avais examinée de près pour la première fois, portait encore au milieu de la poitrine, large comme la main, le suint rouillé du sang répandu par le preux. Ce qui prouvait entre autres que la cotte annulaire n'était pas d'une grande efficacité contre les armes de jet ou les coups d'estoc. À moins de porter un double haubert, ce que certains Templiers arborent sous leur huque, moins pressés qu'ils ne le prétendent d'aller rejoindre le Seigneur. Mais une double broigne c'est un poids double, et les quinze kilos que j'avais sur le dos me suffisaient amplement même si, dans une autre existence, et au milieu de sables pas très différents de ceux qui s'étendaient autour de moi, j'en avais porté jusqu'à soixante-dix, exosquelette de combat compris.

« C'est à vous, Anton ! » m'a lancé Hughes de Witzburg.

Familièrement, il a saisi les rênes de mon ambleur et l'a dirigé vers la lice, qui se trouvait à une centaine de mètres en contrebas, entourée d'une foule de chevaliers et d'hommes d'arme braillards. Hughes était, parmi toutes les brutes au milieu desquelles je m'étais inséré, celui qui pouvait passer pour mon meilleur... compagnon, à défaut d'employer le terme ami qui, dans la langue d'oïl de cette belle année 1181, n'existait pas. En tout cas, nous partagions la même cellule dans une dépendance du temple de Salomon, et il ne puait pas trop.

Je me suis tourné vers cet aimable colosse à la barbe rousse épanouie et ai répondu par un « C'est parti ! » qui ne l'a qu'à moitié étonné, habitué qu'il était de m'entendre employer ces tournures bizarres que je faisais exprès de débiter à tout bout de champ, on s'amuse comme on peut. Hughes m'a lâché la bride alors que mon bourrin avait adopté de mauvaise grâce son trot d'amble habituel, qui ne secoue que modérément les reins. Je suis de toute façon un assez bon cavalier. Disons que dans un millénaire, je serai un assez bon cavalier...

Ismet trotinant derrière moi, j'ai vite atteint l'extrémité du champ clos, délimité par une barrière de fortune derrière laquelle se pressaient les assistants, parmi lesquels se hissaient sur leurs pieds nus quelques filles, de bonne ou de mauvaise vie. Les murailles ocre de Jérusalem, touchées de plein fouet par le soleil sur son déclin, flamboyaient jusqu'à en être aveuglantes au-dessus de leur tertre, flanquées à intervalles réguliers de leurs massives tours carrées. En plusieurs endroits, les murs montraient des emplâtrages rudimentaires destinés à masquer les brèches ouvertes quatre-vingts ans plus tôt, à la prise de la ville par Godefroi de Bouillon, et qui n'avaient été que très partiellement réparées. Un Templier dont je ne connaissais pas le nom, à moins de l'avoir oublié car, à mes yeux, ils avaient tendance à tous se ressembler avec leur barbe, leur crasse, leur huque à croix rouge et leur haubert qu'ils semblaient ne jamais quitter, m'a à son tour guidé vers l'extrémité sud de la lice, où j'ai pris position. Les trompes n'ont pas tardé à sonner, suivies par le brouhaha qui annonce une nouvelle joute.

J'ai remué les épaules. La sueur me poissait les sourcils, dégoulinant de sous la cervelière rembourrée recouverte par le camail qui me serrait les joues et débordait sur le menton jusqu'au ras de ma bouche. Pourtant, quelque part en moi, le merle moqueur ricanait. J'aurais aimé sortir de ma carcasse et avoir le loisir de m'inspecter de loin, moi, Roberto Interlinghi, ex REA, médaillé olympique dans plusieurs disciplines et né plus de neuf cents ans dans l'avenir, chevauchant un bourrin rétif qui ne m'aimait pas plus que je ne l'aimais, vêtu de fer de la tête au pied, brandissant une lance de cinq mètres et s'appêtant à affronter un de ses semblables lui ressemblant comme un clone. Ridicule ? Une certaine fierté aussi.

Du centre de la lice, un héraut d'arme a lancé :

« Oyez, oyez, braves preux et gentes dames, en ce lieu et cette heure commence la seizième rencontre des jeux, qui va opposer messire Bernardin de Payns, du pays de Retz, et messire Anton Walrus, d'Uppsala. »

Les cornes ont encore sonné, accompagnées de cris les plus divers destinés sans partage aux deux adversaires et qui m'étaient tous pareillement incompréhensibles. Mon satané bourrin a dansé sous mes fesses tandis qu'Ismet, monté sur un escabeau dont il a failli dégringoler, a posé mon heaume sur la tête et l'a fait coulisser le long de ma figure, jusqu'à ce que son dôme s'encastre sur la cervelière. Porter un heaume est la pire chose qui soit. Bien pire que le casque de secutor que j'avais arboré il n'y avait pas si longtemps, ou alors onze siècles en arrière, selon la manière dont on calcule cette dimension désormais si malléable qu'est le temps. Au moins, le casque à cimier d'un gladiateur a une demi-face largement grillagée, pas comme ce cylindre aveugle ne possédant qu'une fente de deux centimètres de large pour les yeux.

J'ai plissé les paupières. Les micro-caméras biosynthétiques de mon système oculaire ont opéré un travelling avant qui m'a permis de scruter Bernardin de Payns au plus près, comme si je me trouvais à deux mètres des naseaux de son cheval. Lui était casqué d'une barbute à nasal triangulaire fixée au camail serré qui débordait au-dessus de sa lèvre supérieure. Il bénéficiait donc d'un champ de vision plus dégagé. Mais j'ai constaté qu'il suait autant que moi. Bernardin portait la livrée noire à grande croix rouge des séculiers, couleurs aussi de son écu et des parements flottants de son cheval. Les Templiers, pour preuve de modestie, n'arborent pas leur héraldique personnelle. C'était un franc et bon compagnon au rire tonitruant qui, malgré les vingt-deux ans qu'il avouait, commençait à prendre du bide. Nous nous étions consultés la veille, nous choisissant à la bonne franquette comme premier adversaire. Il était sûr de me faire mordre la poussière au premier choc. Il se trompait. J'ai assuré mon écu à main gauche, serré contre ma poitrine, cramponnant ma lance fraisnine à main droite, calée sous l'aisselle et nouée autour de mon poignet par un lacet de cuir, la collerette de fer servant à la fois à assurer sa prise et à protéger la main, avec la laquelle je m'étais entraîné dans mon caisson virtuel, ne devant entrer en usage qu'un siècle plus tard.

J'ai aiguillonné ma bête d'un léger coup d'éperon. Elle s'est ébranlée, passant de la marche au trot. Quand faut y aller...

## 2.

Je m'étais matérialisé deux mois plus tôt en plein désert, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Jérusalem, là où personne n'aurait pu me voir émerger du néant, dans l'éclair surnaturel de la fronde Hitashi-Harris. Et nu comme un nouveau-né, cela va sans dire. Nous étions, si les calculs avaient été correctement faits — et pourquoi n'aurait-ce pas été le cas ? — le 13 mai 1181 aux alentours de midi. Une date choisie par Aloïsius Bertram pour des raisons qu'il ne m'avait que très imparfaitement expliquées.

Je me suis redressé, doucement, doucement, pour que mes nerfs et mes muscles se délestent du choc provoqué par le saut. Le soleil d'Orient, qu'aucun nuage ne voilait, m'irritait déjà la peau au bout de moins d'une minute. Et je suis à détremper dans le même laps de temps la serviette de toilette grand format que je ne possédais pas. La chaleur cuisante, bien différente de l'étouffoir humide de Centrum, pesait sur mon crâne, particulièrement sur mon occiput que mes cheveux coupés ras rendaient

particulièrement vulnérable. Je ne pouvais rester là longtemps, dans cet état, sous peine de cuire comme un bifteque de baleine clonée dans un four moléculaire. Autour de moi, la plaine rousse, caillouteuse, coupée de thalwegs, ondulait dans la lumière qui me vrillait les pupilles. J'ai commencé à marcher en direction de l'est. Tout dépourvu de TTPS intégré que j'étais — en aurais-je possédé un au moment du saut qu'il m'aurait percé un trou de la grosseur d'une noix à la base de la nuque en giclant de ma chair pour se perdre dans le néant —, je savais me repérer au soleil, fût-il à la presque verticale.

J'ai ainsi marché pendant... je l'ignore. Pas trop longtemps en tout cas, sinon je serais mort lyophilisé. C'est le braiement d'un dromadaire qui m'a tiré de cette espèce de torpeur qui me faisait avancer en roue libre, la plante des pieds cuisant à petit feu. Un cavalier n'a pas tardé à apparaître en haut d'une dune, l'animal au braiement cahotant derrière lui, lourdement chargé, attaché au cheval par une guide. En m'apercevant, l'homme a ralenti le pas de sa monture. Je m'étais arrêté, la main en visière sur mon front, collé au sol par l'encre de mon ombre noyant mes pieds. En me demandant bien ce que pouvait penser ce Turcoman à voir devant lui un type complètement à poil, à l'épiderme presque aussi recuit que le sien, même si ce n'était pas pour les mêmes raisons, et mesurant plus d'un mètre quatre-vingt dix.

Il est resté longtemps, bien trop longtemps à mon goût, à m'observer par l'interstice du chèche bleu sombre qui lui entourait le visage. Une gandourah brune tombait jusqu'à ses pieds correctement bottés. Le harnachement de sa monture paraissait de bon cuir, clouté d'argent, mais il ne portait pas d'arme apparente. Un marchand, sans doute un riche marchand. J'ai entendu distinctement un claquement de langue. Il se décidait enfin. Il a poussé son cheval vers moi, jusqu'à ce que le museau humide de l'animal vienne me flairer, reniflant ma sueur ruisselante d'expatrié du XXIIe siècle. J'ai levé la main, lui ai effleuré les naseaux, garnis de poils blancs. Le cheval a grogné, s'est légèrement ébroué. C'était une bête à la livrée d'un beau brun luisant, mais tout de même assez âgée. Je m'y connais en chevaux. Le dromadaire, lui... mais je n'y connais rien en dromadaires. Il n'y en a pas à Centrum, et probablement plus nulle part ailleurs.

Le cavalier m'a demandé :

— Est-ce que tu es un chrétien ?

J'ai eu du mal à comprendre. Aussi a-t-il dû répéter. Il ne parlait pas arabe. À cette époque et en cet endroit du monde, seuls les nobles et les lettrés parlent la langue du Prophète, qui n'a guère évolué jusqu'à celle qu'on emploie couramment à Centrum. Le cavalier s'exprimait en syriaque, idiome dérivé de l'araméen. Et moi je ne parlais pas cet idiome déclinant, qu'on n'était pas allé jusqu'à m'in-durer, juste de maigres notions. Le cerveau peut engranger un nombre considérable de données mais, contrairement à ce qu'imagine le citoyen mal informé, il devient vite incapable de trier. L'homme susceptible de parler cent cinquante langues n'existe pas et, lui en aurait-on bourré les neurones qu'il n'aurait pu faire autrement que s'exprimer en un sabir incompréhensible. Aussi, pour signifier mon incompréhension, fut-ce en franc d'oïl, parlé aussi par les Germains, en arabe et en italien médiéval, que j'ai successivement répondu. Le cavalier a hoché la tête et a répliqué en dialecte génois, langue employée dans la plupart des cas pour le commerce, celui-ci se faisant en direction de la Terre sainte sur des bateaux frétés par la Commune de Gênes.

Une discussion hasardeuse a ainsi commencé, alors que je m'étais collé contre le flanc du dromadaire pour profiter du rempart de son ombre. J'étais un chrétien, oui — je ne pouvais guère prétendre le contraire — issu d'un lointain royaume nordique, le Danemark. Je me rendais, seul et à pied, en pèlerinage à Hiérosolyme, quand des pillards m'avaient agressé et dépouillé de tout, me laissant pour mort. Pour preuve, j'ai montré, en haut de ma tempe gauche, l'hématome croûteux de sang séché que des artistes de Transtemps avaient sculpté à même ma chair, utilisant ma propre hémoglobine et la semant d'esquilles d'os clonés à partir de ma réserve de cellules totipotentes. Ce maquillage au moins avait pu franchir le temps sans dommage, de même que le zoom de mes prunelles, strictement bionique lui aussi. Devant mon dénuement et mon évidente sincérité, le marchand a fini par me céder de bonne grâce une gandourah semblable à la sienne, en nettement plus miteuse, et des savates défraîchies qu'il n'aurait certainement pu vendre à quiconque. Il n'était pas descendu de cheval, de peur sans doute que je le lui vole, m'indiquant seulement où je pourrai trouver ce qu'il me fallait dans son fournement.

Une fois vêtu, je lui ai demandé la route de la ville sainte. Il a tendu le bras. Exactement dans la direction où je me dirigeais lorsque nos routes s'étaient croisées. Et il m'a lancé :

—Tu vea lè. E Dio siea con vo.

— Que Dieu t'ait en Sa Sainte Garde, ai-je répondu, sans savoir au juste quel dieu il vénérât.

Et nos routes se sont séparées. J'ai suivi des yeux les deux quadrupèdes jusqu'au moment où un plissement de terrain les a avalés. Mon sauveur ne m'avait même pas dit son nom. J'ai continué dans la direction qu'il m'avait indiquée, en marchant vers l'est - nord-est, mon ombre s'allongeant dans mon dos à mesure que je progressais. Au moins n'avais-je plus le soleil dans les yeux. Une caravane est passée au loin dans un nuage de poussière dorée et, un peu plus tard, une troupe de cavaliers aux surcots blancs flottants, étendards levés, blancs et noirs, frappés de la croix rouge. À l'évidence, des Templiers. Enfin, depuis le sommet du mont couvert des oliviers qui lui avaient donné son nom, la Ville sainte m'est apparue. Avec ses hautes murailles dorées par le couchant, ses tourelles massives et, au-dessus du quinconce des toits, le dôme doré du temple. Salem, Hiérosolyme, Yerushalayim, Ha'il Ha'Atiqah, al-Balda al-Qadimah, quel que soit le nom qu'on lui donne, est une ville qui en impose. Pas par sa taille ou une architecture particulière, même au XIIe siècle, mais par... bizarrement, il m'est bien difficile de trouver les mots aptes à traduire l'impression que j'ai pu éprouver en me trouvant pour la première fois devant cette cité deux fois millénaire et si convoitée. J'en avais parcouru les ruelles et arpenté les places, en simulation bien sûr, et ne suis habité d'aucune sorte de croyance. Mais ça n'avait aucun rapport. Là, touchée par la lumière incandescente du couchant qui créait au-dessus de ses toits plats une auréole évanescence au sein de laquelle se noyaient cent mille oiseaux criards, elle semblait à la fois irréelle et, d'une certaine façon, ancrée dans l'éternité, inaltérable. Ce qui prouve combien les fantasmes peuvent être illusoire : un millénaire plus tard, il ne resterait rien de Jérusalem, atomisée vingt ans avant ma naissance, et même pas par la République démocratique d'Iran.

Je me suis secoué. En avant des murailles s'éparpillaient quelques cabanes de bois et, plus nombreuses, de grandes tentes blanches entre lesquelles des cavaliers se pressaient, le plus souvent au pas, parfois au galop. Une horde de piétons circulaient, pas tous des guerriers si j'en jugeais, malgré la distance, par le chatolement des étoffes. Il y avait là, à mes pieds, une véritable ville devant la ville, dont la rumeur confuse, percée par l'abolement des chiens, m'emplissait les oreilles. Il fallait que je m'arrache à mon promontoire, que j'aille rejoindre ceux pour qui j'avais fait ce bond arrière. Les Templiers.

### 3.

La lance de Bernardin de Payns a ripé sur mon bouclier que j'avais au dernier moment incliné à 45°, juste avant que le rochet emboîtant son extrémité ne s'y encastre. C'est à peine si j'en ai été ébranlé. Certes, sans les arçons de selle, dont l'usage ne s'était répandu que quelques décennies plus tôt, j'aurais pu vider les étriers. Ce qui a été le cas de mon valeureux adversaire. J'avais, une dizaine de mètres avant le choc, levé ma lance, feignant de vouloir le frapper au visage. Bernardin, pensant déjouer la manœuvre, avait à son tour levé son écu. Ma lance l'a frappé en haut de la poitrine, à droite du sternum. Sous le choc, elle s'est brisée en son milieu, ce qui arrive couramment avec les fraisnins allégés conçus pour la joute. Lorsque Bernardin m'a croisé, ses bras battant l'air, il était déjà incliné presque à l'horizontale sur le dos de sa monture, tentant sans espoir de se redresser. Je l'ai entendu jurer. Mon coup d'estoc avait dû lui casser plusieurs côtes. Il s'en remettrait. Lorsque, tirant sur mes rênes, j'ai réussi à faire comprendre à mon canasson qu'il devait reprendre l'amble, je me suis retourné pour voir le chevalier de Payns étalé sur le sable roux, plusieurs écuyers et valets se précipitant vers lui pour l'aider à se relever et aller se faire panser. Je lui rendrai visite plus tard, pour recevoir ses hommages et acquiescer à une demande de revanche que j'accepterai en sachant bien que le cours du temps ne nous en donnerait pas l'occasion.

Quelques hourrah maigrelets ont salué ma victoire. J'ai levé ma lance brisée. Je ne pouvais ignorer que l'assistance, dans sa plus grande majorité, avait tablé, et peut-être parié, sur la victoire de ce pauvre Bernardin. Que je l'eusse si facilement défait devait en interloquer plus d'un et en rendre furieux quelques autres. Mais je n'en avais cure. J'ai fait trotter mon cheval sans nom jusqu'au niveau de la tribune d'honneur, un simple dais de toile blanche écussonné de la croix de Malte et posé sur une estrade de

fortune. J'ai fait pivoter ma monture et, franchissant le terre-plein des rencontres dépourvu de barrière, j'ai incliné mon tronçon de lance brisée devant le commandeur des Templiers de la place de Jérusalem, maître Gérald de Rochemort, un religieux ascétique qui, je le savais, désapprouvait les joutes dont il jugeait qu'elles détournaient ses chevaliers de la foi et de la prière. Mais il avait accepté à contrecœur leur organisation pour apaiser la hargne de tous ces moines-guerriers qui se rongeaient les poings depuis que Baudouin VI, le jeune roi lépreux, avait réussi à conclure une paix relative avec ce Saladin dont on commençait à beaucoup parler. Rochemort a daigné m'adouber d'un sourire absent. Une femme chamarrée, assise au milieu de quelques autres dans un coin de la tribune improvisée, m'a fait signe d'approcher. J'ai obéi, lui présentant mon tronçon de lance dans les échardes de laquelle elle a noué un ruban vert dénoué de ses cheveux rougis au henné. Elle avait la peau sombre, les yeux très noirs, un sourire plus rouge encore que ses cheveux. Pas une Européenne, bien sûr, les Templiers n'ayant pas emmené ce genre d'excédent dans leur maigre bagage. Plutôt une fille du coin, une ressortissante de ce mouchoir de poche qu'il fallait appeler le Royaume de Jérusalem — la fille d'un émir de second rang sans doute, qui avait réussi à se faire adopter par ces hommes farouches dont le vœu de chasteté ne tenait guère la route face aux tentations de la chair, fût-elle mécréante. Je lui ai rendu son sourire, tout en faisant reculer mon cheval. Nul doute que, si je savais y faire, je pourrais sans problème, le soir même, mettre dans mon lit, je veux dire sur ma paillasse, cette Turcomane qui avait dû en rassasier plus d'un. Ce qui n'était pas dans mes intentions.

J'ai parcouru une demi-longueur de lice pour regagner mon recès — ce que je préférais appeler la surface de réparation — et m'abandonner aux mains d'Ismet qui, après s'être livré à un exubérant assaut de congratulations (je suis certain qu'il m'aurait frappé dans le dos si cela lui avait été permis), m'a débarrassé de mon foutu casque et, à ma demande, m'a renversé sur le crâne et tout ce qu'il y avait en dessous le contenu d'un seau d'eau malheureusement trop tiède. Ce qui a vaguement atténué l'odeur de sueur piquante qui montait de sous ma broigne et mon haubert. L'hygiène des plus rudimentaires de règle chez les Templiers, mais aussi, soyons honnête, dans la plus grande partie de l'Europe chrétienne et civilisée du XIIe siècle, était ce qui m'incommodait le plus fortement ici, plus encore que le régime essentiellement carné auquel j'étais astreint. D'un autre côté, les règles de vie de Centrum auraient été plus insupportables encore à un chrétien de l'époque. Autres temps, autres mœurs.

Assis sur un tonneau, j'ai fait jouer mes muscles endoloris dans le cliquètement des mailles imbriquées de mon haubert, avant de piquer du nez sous le poids de la montagne qui venait de me tomber en travers des épaules. Le coup dans le dos que ne m'avait pas donné Ismet, Hugues de Witzburg venait de me l'asséner sans douceur. Son rire tonitruant m'a fait sonner les tympanes :

« Grande gloire à toi, messer Walrus ! Ce Bernardin est un de nos meilleurs combattants. Et tu lui as fait mordre la poussière comme s'il s'était agi du plus freluquet de nos sergents ! »

J'ai mêlé mon rire au sien. Hugues s'exprimait en langue d'oïl mêlée à quelques mots de bas-allemand. Il m'était facile de lui répondre dans le même idiome.

« Nenny pas ! » ai-je protesté, ajoutant que c'était mon expérience plus que ma force qui m'avait permis cette victoire, pas si aisée. Si ce bon Hughes avait pu deviner de quelle manière j'avais accumulé cette expérience, il en aurait été fort étonné. Il m'a tendu un pichet d'un vin que je devinais aussi sucré que du miel. J'ai refusé de la main, ordonnant à Ismet d'aller me chercher de l'eau claire, mais fraîche si possible. Nous avons été interrompus par de nouvelles acclamations, une autre rencontre venait de se terminer, dans la poussière pour un des deux jouteurs. Les deux mains fourrageant dans l'éventail de sa barbe qui devait cacher quelques parasites que je préférais ne pas avoir à identifier, Hughes m'a fait part de son désir de jouter avec moi, pour savoir qui serait le plus fort. Tiens donc. J'accumulais les propositions, comme d'Artagnan à son arrivée à l'hôtel de monsieur de Tréville. Prudemment, j'ai fait :

« Ne dis ne o ne non. »

Et puis les trompes ont sonné, m'appelant pour une nouvelle rencontre puisque j'en avais trois au total à assurer avant la fin de la journée. Mon second adversaire était un noiraud de Toulouse, Armand de Bajac. Il avait dû bien m'observer car, à l'instant où j'aurais pu le croire prêt à m'estoquer la poitrine et dévier son rochet de mon bouclier, le chevalier a relevé sa lance dans l'intention de percuter mon heaume. Ce qu'il ne pouvait savoir, c'est que ma vision biosynthétique m'avait permis de suivre son mouvement à

la fraction de seconde. J'ai incliné le buste, le fraisnin de mon adversaire n'a fait que frôler mon casque tandis que l'extrémité cabochonnée du mien passait sous son écu pour le percuter juste au-dessus de la ceinture. Broigne et haubert ou pas, le choc n'a pas dû lui faire du bien. Je l'ai entendu gémir alors qu'il me croisait dans le galop poussiéreux de sa monture. Lui n'a pas vidé les étriers mais, parvenu au bout du champ clos, j'ai vu qu'Armand de Bajac était courbé en avant sur l'encolure du cheval, apparemment sonné, sans doute évanoui car c'est un corps sans mouvement que les valets ont évacué. Peut-être lui avais-je fait éclater le foie. Il arrive qu'on se fasse tuer au cours d'une joute. C'est le jeu. Exactement comme dans les arènes romaines où j'étais allé m'amuser mille ans (ou quelques mois) auparavant.

Cette fois, des exclamations plus nourries ont salué ma victoire. Et, sans vouloir prétendre à avoir reçu une *standing ovation*, ce fut encore plus chaleureux après la troisième et dernière, quand j'ai fait valser Tancrède de Chartres, un colosse qui avait bien failli m'avoir en me fonçant dessus comme un taureau. J'étais épuisé. Après avoir recueilli une dernière œillade de ma belle Berbère, je suis allé retrouver Ismet, qui m'a débarrassé de toutes les pelures qui me transformaient en oignon. Je puis, mais pas question de me laver. Le soleil était en train de se coucher dans un dernier éblouissement, des chiens couraient en tous sens, excités par les odeurs de viande à la flamme qui commençaient à s'élever. Avec Hughes de Witzburg, qui ne me lâchait pas d'une semelle, j'ai franchi le porche de Salomon pour pénétrer dans la ville sainte. Nous nous sommes rendus au réfectoire, à l'intérieur du temple du Saint Sépulcre, accordé aux Templiers par Baudouin II, et qui servait de cantonnement. Il comprenait des écuries, datant du roi Salomon, et censées pouvoir contenir mille chevaux. Je n'avais pas compté, mais c'était certainement très exagéré. Nombre de chevaliers étaient déjà attablés aux deux longues tables alignées au centre de la salle Sanctus Antonius, voûtée, humide, aux murs décorés d'armes les plus diverses, de boucliers richement décorés, de cottes dorées, tous trophées prises à l'ennemi sarrazin. Le commandeur Gérard de Rochemort, flanqué de son chapelain aussi gras que lui était maigre, se trouvait déjà à la place d'honneur. Nous avons gagné les nôtres, l'un en face de l'autre, dans le murmure discordant de la prière du soir, qui dure largement dix minutes. Hughes souriait dans sa barbe, je voyais bien qu'il se bornait à ahaner des onomatopées. Enfin, après un dernier *benedicite*, le commandeur a fait signe que l'on pouvait se sustenter. La soupe servie dans de larges écuelles de bois avait largement eu le temps de tiédir. Il y nageait de gros morceaux d'une viande indentifiable, peut-être du mouton, ou alors de l'âne. Malgré tout, j'ai mangé de bon appétit, j'en avais besoin. Entre nos jambes couraient en se chamaillant des chiens et des chats, auxquels il était interdit de donner nos restes, ceux-ci étant réservés aux pauvres. Mais il y avait toujours quelques bons apôtres pour leur glisser un os sous la nappe de toile rude.

À la table des Templiers, on ne sert évidemment que de l'eau, mais les nombreuses tavernes de la ville basse n'étaient pas avares en vins de toutes provenances. Ces lieux de perdition, hantés par les bagasses de toutes provenances également, nous étions en principe interdits. Mais allez interdire quelque chose à un moine-soldat qui oublie plus souvent qu'à son tour le moine pour ne garder sous ses braies que le soudard... J'ai passé une heure, peut-être deux, dans une de ces tavernes, buvant modérément un vin de palme doucereux. Hughes buvait trois fois ce que j'absorbais, mais j'avais pu remarquer que rien ne pouvait le faire vaciller. Cet homme avait une contenance étonnante. Il ne se faisait pas prier non plus pour flatter une croupe ou empoigner le sein de l'une ou l'autre des ribaudes qui venaient nous flairer avec une insistance peu compréhensible car les Templiers ou les hospitaliers, la croix brodée sur notre huque nous désignant comme tels, font vœu non seulement de chasteté mais aussi de pauvreté. Mais sans doute, là aussi, devait-on compter sur une certaine tolérance, qu'aidaient des pillages bien ordonnés. Moi, j'écartais du bras et du sourire les frottements trop insistants. Non par pudeur ou à cause de Samita, mais parce que j'étais trop fatigué, parce que ces filles sentaient mauvais, le graillon et la pisse, surtout les Italiennes exportées des Pouilles et déversées par bateaux entiers sur la Terre sainte, de pauvres gamines, mais aussi parfois des veuves, qui n'avaient rien à perdre, rien à gagner non plus, et qu'on appelait tout simplement les pouilles, ou les pouillettes.

J'ai fini par tirer ma révérence, malgré l'insistance de mon brave Hughes. Il m'aimait bien, ce gaillard. Moi de même. Il avait été le premier à m'adresser la parole quand j'étais arrivé devant Jérusalem deux mois plus tôt, avec ma djellaba crasseuse et mes babouches trouées.

« D'où sors-tu donc, compagnon ? Tu n'es pas un Turcoman, n'est-ce pas ? Tu es un bon chrétien ? »

Ainsi m'avait-il apostrophé. Alors je lui avais servi la fable préparée à l'avance. J'étais un Templier comme lui, séculier comme lui, de la province d'Uppsala, en Suède. Mon nom était Anton Walrus, mon commandeur maître Harald Sanda. J'aurais dû partir avec son host si la maladie de ma mère bien aimée, suivie d'une mort rapide, ne m'avaient retenu. Et j'avais dû suivre la route, seul et à pied, comme un pèlerin, traversant le Saint Empire germanique, la Hongrie, l'Empire byzantin, le sultanat de Roum, l'Arménie, allant ensuite de ville en ville le long de la côte, Antioche, Homs, Damas, Saint-Jean d'Acre, Césarée, Arsouf, Jaffa enfin. En chemin, divers incidents et quelques mauvaises rencontres m'avaient peu à peu dépouillé du peu que j'avais. Jusqu'à ce qu'une douzaine d'infidèles me tombent dessus dans le désert, me laissant pour mort (là, un doigt porté à la plaie factice de ma tempe), emportant le dernier bien que je possédais encore, le plus précieux, mon épée Abalder.

Je ne sais si Guillaume avait compris la moitié de ce que je lui avais raconté dans une langue d'oil balbutiante écorchée par un accent nordique à couper au couteau. Mais il avait hoché la tête avec gravité, avant de secouer sa carcasse dans ce rire gargantuesque qui devait vite me devenir familier. En réalité, il n'existait aucune commanderie templière à Uppsala, pas plus qu'un Harald Sanda. Mais, comme aucun ressortissant de Suède ou du Danemark ne se trouvait à Jérusalem en 1181, cela avait été vérifié, nul ici ne pouvait me contredire. C'est ainsi que j'ai été accepté et intégré, après une brève entrevue avec maître Gérard de Rochemort, et quelques exercices en champ clos où j'avais pu montrer la maîtrise de l'épée, de la lance, de la hache apprise en chambre de simulation.

J'aimais bien Hughes de Witzburg, oui. Qui s'imaginait une vie de gloire volant de victoire en victoire, couronnée par une montée aux cieus pour s'y asseoir à droite du Père éternelle. La montée aux cieus, je ne pouvais pas savoir. Ce que je savais par contre c'est que, six ans plus tard, le 4 juillet 1187, mon Hughes de Witzburg, comme Bernardin de Payns, comme Armand de Bajac, comme Tancrede de Chartres, comme mille cinq cents autres Templiers ou hospitaliers trouveraient la mort à la bataille de Hattin, près du lac de Tibériade, où le nouveau roi de Jérusalem, un fou nommé Guy de Lusignan, jetterait ses troupes dans le piège conçu par Saladin, tacticien bien plus futé que n'importe quel commandant croisé, et qui l'emporterait sans partage grâce à sa technique du *al-karr wa l-farr*, la charge et la dérobade. Une débâcle qui signerait le début du déclin des royaumes latins d'Orient.

C'est à ces pages d'histoire encore à venir que je pensais en déambulant dans les ruelles de la ville basse, au milieu d'une foule au verbe babélien où se mêlaient vingt nationalités et plus et autant de religions, conquérants en cotte rutilante et commerçants, moines dévidant leur chapelet et prostituées au sein lourd, ennemis d'hier et de demain confondus dans la pénombre aux relents d'épices, d'huile, d'encens, de vinasse, d'urine et de merde. Une ambiance, des odeurs, des couleurs en tous points semblables à ce que j'avais connues en parcourant les bas-quartiers de la Rome de l'an 80, sous le règne de l'empereur Titus. Un bain pas si différent non plus de ce qu'il en aurait été si je m'étais retrouvé à mon époque, dans un de ces secteurs périphériques de Centrum où l'on a regroupé les réfugiés climatiques aux territoires submergés. Les hommes ne changent pas vraiment, les sociétés qu'ils construisent non plus.

Un Templier harnaché des pieds à la tête, en huque noire et blanche, force et pureté, mais manifestement ivre, m'a heurté au sortir d'une taverne, m'injuriant et s'excusant à la fois. Je lui ai fait un doigt d'honneur à peine anachronique alors qu'il s'éloignait en titubant. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui inquiétait tellement Aloïsius Bertram chez ces soudards dotés d'un courage certain mais d'une intelligence réduite au maniement des armes et à la récitation mécanique de la Bible. Depuis deux mois, j'avais écouté tout ce que je pouvais écouter, espionné tout ce que je pouvais espionner. Je n'avais rien appris, rien surpris. Pas de pouvoir occulte, pas d'artefact dévastateur offert par Dieu le Père, aucune visée planétaire à part occire le plus d'infidèles possible et garder les lieux saints.

Alors pourquoi étais-je là ?

LA SUITE DANS LE RECUEIL